

Jardin islamique (grand public)

Un manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Escorial d'un récit consacré au rachat des captifs contient une superbe vue de la Qasba — la ville palatine qui jouxte Marrakech — telle qu'elle était au XVI^e siècle à l'époque de la dynastie saadienne. On peut imaginer à notre réaction devant un tel document l'émerveillement d'alors devant ces lieux d'agrément dont la fraîcheur et les senteurs contrastaient avec l'aridité du pays environnant. Mais quels étaient ces jardins le plus souvent perdus aujourd'hui dans des sites dépeuplés ? Étaient-ils élément usuel du cadre de vie, expression d'une recherche esthétique réservée à quelques privilégiés, jaillissement de la nature au cœur des architectures résidentielles ? L'archéologie de la dernière décennie a permis une meilleure connaissance du sujet par la découverte de plusieurs jardins oubliés.

Mais il convient de rappeler d'un mot le rôle même du jardin dans le monde islamique. Le jardin, *djanna* ou *firdaws* en persan — ce dernier mot vient du grec —, évoque le paradis [*paradeisos*], qu'il s'agisse, comme dans les anciennes poésies arabes, de la vallée fertile opposée au désert ou, comme chez le Prophète, d'un lieu clos. Deux conceptions du jardin et parallèlement deux conceptions du rôle du jardin s'affirment ainsi : un jardin ouvert et un jardin fermé sur lui-même. Il est d'une part, comme partie la plus élevée du paradis, lié à trois thèmes : la lumière de la clarté éternelle, l'eau avec la composition des quatre fleuves du paradis et la nature représentée par des montagnes, des vallées et des vergers. Il est d'autre part le *djanna* des poètes qui passe pour un lieu d'origine chrétienne lié au thème de la vigne. Le jardin n'est sans doute représenté dans les mosaïques de la grande mosquée de Damas que parce qu'il est l'évocation du paradis. L'inspiration des miniaturistes qui, après les poètes, décrivent le jardin pour lui-même ou comme cadre de scènes de divertissements est à l'évidence plus profane.

Les plus anciens jardins de l'Islam ont été assez tôt explorés quand on étudiait les "châteaux" omeyyades de Syrie ; ils continuent d'être explorés comme en témoignent les fouilles d'Oleg Grabar à Qasr al-Hayr al-Sharqi qui complètent très utilement les découvertes plus anciennes de D. Schlumberger à Qasr al-Hayr al-Gharbi ou de R. W. Hamilton à Khirbat al-Mafjar. On a ainsi une idée des divers types de jardins depuis une nature recréée, irriguée et cultivée sur d'assez vastes espaces — même si la propriété était close de murs — jusqu'aux vergers et aux jardins d'agrément qui se développaient près des architectures résidentielles comme à Khirbat al-Mafjar. Ces jardins, qui nécessitaient pour leur irrigation et pour les fontaines qui les ornaient de vastes travaux d'adduction d'eau, étaient, en quelque manière, la récompense du grand propriétaire qui poursuivait une politique de mise en valeur de son terroir.

C'est souvent par ses canaux que le tracé d'un jardin se révèle à l'archéologue. Presque tous les palais connus du haut Moyen Âge abbasside étaient munis de jardins dont on a retrouvé l'emplacement : à Samarra, ils s'étendaient entre les plus belles salles des palais et la rive du Tigre ; à Ukhaidir on devine des jardins clos. Les fouilles tunisiennes de Raqqada (IX^e-XI^e siècles) et d'al-Mansuriya (X^e siècle) montrent que là encore les jardins devaient jouxter d'immenses bassins. Pour l'Andalousie musulmane du X^e siècle, les fouilles de Madinat al-Zahra, la ville royale proche de Cordoue, constituent un document d'une rare précision. On y a découvert des jardins composés de quatre parterres en creux selon un plan cruciforme. La disposition des éléments de ces jardins favorisait leur arrosage : il suffisait de disposer, dans les allées et à la périphérie de l'ensemble, de petits canaux d'où l'eau s'écoulait aisément vers la végétation. Ces jardins n'étaient pas faits pour être parcourus ; le promeneur en faisait le tour et jouissait ainsi, en dominant les parterres, de la beauté des coloris, de la fraîcheur et des senteurs de la végétation.

Plusieurs chantiers récents confirment et complètent ces découvertes. Lorsqu'au XII^e siècle les Almoravides durent céder aux Almohades le siège de leur pouvoir à Marrakech, une mosquée, la première Kutubiya, recouvrit en partie un quartier résidentiel détruit : les fouilles ont mis au jour un jardin de quelques mètres, de plan cruciforme et muni d'un bassin : les plus modestes demeures avaient donc aussi des jardins. C'est cette tradition que développent sur une tout autre échelle les palais almohades du XII^e siècle reconstruits au XVI^e siècle par les Saadiens et représentés par le document conservé à l'Escorial. Dans ce vaste palais, la cour de 135 mètres de long et de 110 mètres de large est occupée, en contrebas, par quatre véritables vergers plantés d'orangers, quatre bassins et par des pavillons imités de l'Alhambra du XIV^e siècle des allées revêtues de *zellijs* colorés, mosaïques de terre émaillée, ordonnent cette composition; un autre jardin est situé à l'extérieur du palais, entre celui-ci et l'enceinte. Ce type de jardin est complété en outre par de vastes espaces plantés, aménagés à l'extérieur : on en a retrouvé à Meknès datant du XVIII^e siècle, il en existe aussi à Marrakech, à la Menara qui possède en son centre un immense bassin agrémenté d'un pavillon ; ce thème oriental transmis par Kairouan avait abouti là après avoir inspiré les constructeurs de villes médiévales algériennes comme la Qal'a des B. Hammad.

De récentes études ont révélé de semblables compositions aux palais de Fès Jdid fondés par les Mérinides en 1276, ou au palais almohade de Séville mais les plus extraordinaires exemples restent ceux de l'Alhambra et du Generalife qui domine la ville de Grenade. Leurs jardins princiers, plus que tous autres célèbres, ont d'ailleurs contribué à vulgariser une image particulièrement fautive du jardin islamique ; en fait les jardins qu'on admirait étaient dus, en partie, aux Chrétiens conquérants de l'Alhambra et, surtout aux Romantiques qui en avaient restauré les ruines. A l'Alhambra, seule la cour des Myrtes, avec deux parterres très allongés bordant les grands côtés d'un bassin rectangulaire, est encore dans son état originel. La cour des Lions qui la jouxte, fut dallée comme un cloître d'Islam mais on en a un moment restitué les parterres en creux qui cantonnaient à nouveau les fontaines aux Lions du XI^e siècle. Au Generalife, l'incendie de 1958 a permis de fouiller le patio de la Acequia et d'en retrouver, outre le dispositif cruciforme et les parterres en creux, les "pots" qui indiquent l'existence d'arbres. Le jardin intérieur est ainsi parfaitement connu.

On a aussi exploré avec les fouilles de Grenade ou celles de Belyounech (Maroc) les jardins ouverts des *muniyas* rurales, ces *villae* islamiques proches encore par leurs tours résidentielles des représentations que nous ont transmises les mosaïques africaines. A la *muniya* de la tour de Belyounech, deux jardins complétaient ceux des patios. De nouvelles techniques de flottation des terres permettent de se faire une juste idée des plantations : oliviers, fruitiers ou plantes aromatiques. Les structures de ces propriétés correspondent à ce que décrit, au XIV^e siècle nasride, un théoricien de l'agriculture, Ibn Luyun. Archéologie et étude textuelle sont, dans ce cas, parfaitement complémentaires.

Il faut sans nul doute regretter que les jardins qui répondent en Asie à ceux de Grenade ou de Marrakech n'aient pas fait l'objet d'études récentes. On sait que la cité funéraire de Gazurgah près d'Hérat en Afghanistan, avait, au Moyen Âge timouride, de merveilleux jardins ; les maîtres d'œuvre reprenaient une tradition présente dès le XII^e siècle dans les palais de Ghazna et de Lashkari Bazar. A l'époque séfévide la place royale d'Isfahan ou les jardins qui jouxtent le palais des Quarante Colonnes confirment que cette tradition est restée vivante du XVII^e siècle à nos jours. On la retrouve en Inde moghole au Taj Mahal, à Delhi ou à Lahore et sous forme d'écho dans les ensembles princiers de Topkapi Sarai à Istanbul ou dans les petits palais ottomans de l'agglomération de Tunis. Enfin, les décors floraux qui se développent à toutes époques sur les céramiques, les ivoires ou les bronzes, dans les salons ou les mosquées semblent bien être une prolongation du jardin. L'archéologie confirme ainsi le goût que les Musulmans eurent pour une nature sans cesse remodelée où la recherche de plaisirs raffinés le disputait aux images les plus spirituelles qui sont aux sources du *firdaws*.

M.T.